



Article
scientifique

Compte rendu de
livre

2023

Published
version

Open
Access

This is the published version of the publication, made available in accordance with the publisher's policy.

[Compte rendu de :] Stéphane Simonian, L’Affordance socioculturelle des
objets techniques

Peltier, Claire

How to cite

PELTIER, Claire. [Compte rendu de :] Stéphane Simonian, L’Affordance socioculturelle des objets techniques. In: Questions de communication, 2023, n° 43, p. 380–383. doi: 10.4000/questionsdecommunication.31938

This publication URL: <https://archive-ouverte.unige.ch/unige:172932>

Publication DOI: [10.4000/questionsdecommunication.31938](https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.31938)

Stéphane SIMONIAN, *L’Affordance socioculturelle des objets techniques*

Mont-Saint-Aignan, Presses universitaires de Rouen et du Havre, coll. Numérique en éducation, 2022, 188 pages

Claire Peltier



Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/questionsdecommunication/31938>

DOI : [10.4000/questionsdecommunication.31938](https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.31938)

ISSN : 2259-8901

Éditeur

Presses universitaires de Lorraine

Édition imprimée

Date de publication : 1 octobre 2023

Pagination : 380-383

ISBN : 978-2-81430-502-1

ISSN : 1633-5961

Ce document vous est offert par Université de Genève / Bibliothèque de Genève



Référence électronique

Claire Peltier, « Stéphane SIMONIAN, *L’Affordance socioculturelle des objets techniques* », *Questions de communication* [En ligne], 43 | 2023, mis en ligne le 01 octobre 2023, consulté le 26 octobre 2023.

URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/31938> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.31938>



Le texte seul est utilisable sous licence CC BY-NC-ND 4.0. Les autres éléments (illustrations, fichiers annexes importés) sont « Tous droits réservés », sauf mention contraire.

auquel il est sans doute difficile d'échapper quand on nourrit passion ou enthousiasme pour une œuvre. La condensation des formats joue assurément aussi. Si les chapitres ont en commun de susciter l'envie de lire, s'ils ouvrent des horizons sur des littératures, ils ne sont, de ce fait, pas toujours très densément analytiques. Non que les appuis théoriques soient absents (Luc Boltanski chez Sybilla Guéneau p. 89 ; Philippe Hamon chez Nelly Rajaonarivelo, p. 260 ; Gérard Genette chez Loredano Trovato p. 101, 105 ; L'École de Francfort pour Stéphane Ledien, p. 53). Mais si les auteur·ices ne sont en rien désarmées sur un plan théorique, la sollicitation des concepts est plus souvent allusive qu'elle n'est le point de départ d'une vraie mise au travail des outils théoriques.

Pour passer de l'objection à la suggestion, l'ouvrage aurait gagné à une ponctuation plus synthétique qui s'interroge, par exemple, sur ce qui ressemble à de fortes régularités dans la multi-positionnalité ou les trajectoires des auteurs, comme le fait Thierry Nallet (p. 197-214) dans une analyse du processus de consécration graduelle d'Arturo Perez-Reverte comme grand auteur. Il aurait pu s'aventurer davantage dans l'exploration d'un paradoxe qu'avait exprimé un jour un lecteur interrogé dans le cadre de notre enquête sur les lecteurs de polars (Annie Collovald et Érik Neveu, *Lire le noir*, Presses universitaires de Rennes, 2013). À la question de savoir s'il lisait un quotidien, il avait répondu, rayonnant : « Mais ce n'est pas la peine puisque je lis des polars ! » Au-delà de la boutade, il y a là un paradoxe, que le volume rend visible. En de nombreux domaines (le fonctionnement du champ politique, l'enchevêtrement au quotidien des rapports de classe, de race et de richesse) des productions qu'on peut appeler fictionnelles ou récréatives sont en bien des cas plus éclairantes que le gros du travail journalistique ou même ce qui est vulgarisé des sciences sociales sur les plateaux télé. C'est le cas du roman noir, capable de produire selon l'expression de Véronique Desnain du « plus vrai que vrai » (p. 15). Mais qu'on pense aussi à ce que produisent d'intelligibilité du monde politique et social des séries Télé comme *Baron noir*, *Borgen*, *West Wing*, *Sur écoute* comparées à... disons le suivi de BFM-TV ou la lecture du gros de la presse régionale ou des exégèses médiatiques de tel expert « enseignant à Sciences Po » ou oracle d'un *think tank* confidentiel... On aurait aimé voir plus de contributeurs aller au-delà du repérage de ce paradoxe pour tenter de l'expliquer, ce à quoi contribue par exemple Mohammed Yéfsah (p. 217-18) en montrant en quoi un groupe de journalistes algériens a joué de

l'investissement et du désinvestissement du polar en lien avec les fluctuations des espaces de liberté que leur laissait ou non le contrôle de la presse par le pouvoir politique. C'est aussi une question qu'éclaire le très riche entretien avec Dominique Manotti qui montre en quoi (à propos de l'affaire Alstom, cette grande entreprise française dépeçée en 2014 au profit de l'entreprise étatsunienne General Electric, dans un contexte de pressions de la justice aux États-Unis et d'intrigues internes à la firme) la possibilité de styliser, de créer des personnages imaginaires, mais dont les propos et comportements correspondent à des faits objectivables donne à la fois une liberté d'expression et une force de percussion narrative pas souvent ouverte aux journalistes, mais aussi incompatible avec les codes et prudenances de l'écriture académique.

L'expression de ces frustrations de lecteur ne doit cependant pas occulter le fait que ces textes méritent lecture et diffusion. Ils combinent une connaissance souvent érudite et profonde des auteurs ; ils font découvrir des écrivains et des récits passionnants. Ils viennent confirmer combien s'intéresser aux « mauvais genres » n'est pas pour les universitaires coquetterie ou goût de la distinction canaille, mais attention à des productions culturelles qui sont à la fois massivement consommées et fortes d'un potentiel de compréhension du monde social qu'offrent de moins en moins souvent les grands médias censés nous informer.

Érik Neveu

Université de Rennes, IEP Arènes,
F-35000 Rennes, France
erik.neveu@sciencespo-rennes.fr

Stéphane SIMONIAN, *L'Affordance socioculturelle des objets techniques*

Mont-Saint-Aignan, Presses universitaires de Rouen et du Havre, coll. Numérique en éducation, 2022, 188 pages

Ils sont partout et s'immiscent dans toutes les parcelles de nos vies. Les objets techniques, version numérique des *Choses* de George Perec (Paris, Julliard, 1965), se distinguent par leur omniprésence aussi nécessaire que parfois embarrassante. En 2007, dans un texte publié dans la revue *Sociologie du travail*, intitulé « Une sociologie sans objet ? Remarques sur l'interobjectivité », le regretté Bruno Latour soulignait même avec malice qu'ils étaient devenus « infréquentables ». Outre B. Latour, plusieurs chercheurs issus de la sociologie, des sciences de l'information et de la communication (SIC),

plus rarement des sciences de l'éducation, ont contribué à donner aux objets techniques l'épaisseur conceptuelle qui leur manque souvent. L'ouvrage de Stéphane Simonian contribue à apporter à ces travaux antérieurs un éclairage complémentaire en répondant à cette nécessité théorique, mais aussi à celle, plus complexe, de déconstruction des idées reçues et des conceptions naïves qui foisonnent à ce sujet.

Signée par Brigitte Albero, la préface rend hommage à cette démarche difficile et salutaire qualifiée de « subversion pacifique » (p. 9), en soulignant notamment l'inconfort que peut représenter, pour l'auteur et pour le lecteur, la remise en cause de représentations ancrées, « épistémologiquement fausses et culturellement dépassées » (p. 9) telles que celles qui consistent à mettre en regard, dans une perspective qualifiée de dualiste et déterministe, « objet maîtrisable et sujet souverain ; utilité immédiate de l'un et autonomie ontologique de l'autre ; dynamique d'innovation entraînant, en soi, progrès et démocratisation » (p. 9).

Structuré en quatre chapitres, complétés d'une préface, d'une introduction et d'une conclusion, l'ouvrage de 188 pages se distingue par la présence des nombreuses notes de bas de page, destinées à concrétiser un propos parfois dense et complexe à l'aide d'exemples de la vie courante. La difficulté de lecture est renforcée par une mise en page compacte, assez avare en retours de paragraphes et en intertitres.

L'introduction s'ouvre sur la dégustation d'une tasse de café et sur le constat d'un questionnement dominant centré sur les fonctionnalités et la valeur ajoutée d'un objet technique (À quoi sert-il ? Que permet-il de faire de plus qu'un autre ? etc.). Pourtant, selon l'auteur, un objet technique ne se réduit pas à ce qu'il permet de faire ; il participe à la modification du monde dans lequel il s'intègre et qu'il contribue à façonner. En effet, il s'agit d'élargir la vision traditionnelle d'une relation homme-machine pour la placer dans une perspective socio-historique, culturelle et politique. Pour l'auteur, « Les devenir humain et technologique sont donc liés et interdépendants » (p. 18). Pour répondre aux différentes questions que pose cette approche, l'élaboration d'un cadre épistémologique et théorique à multiples facettes, articulant une approche écologique et phénoménologique autour

du concept d'affordance socioculturelle, semble indispensable.

Intitulé « Approche écologique et écosystème : considérations épistémologiques », le premier chapitre présente les éléments théoriques permettant à l'auteur de développer sa proposition dans les chapitres suivants. Les notions d'écologie et d'écosystème sont ainsi envisagées à travers l'étude des jeux de relations et d'influences entre « des entités qui peuvent agir les unes avec les autres, mais aussi les unes sur les autres » (p. 23). Adoptant une perspective socioculturelle, l'auteur considère que « toute entité présente dans un environnement offre une possible mise en relation, sachant que toute relation est un prolongement amplifiant d'autres relations permettant le développement et la formation d'un ensemble appelé "écosystème" » (p. 26). L'écosystème est donc défini par des propriétés différentes qui entrent en relation pour offrir de nouveaux possibles à travers la réalisation d'activités diverses. L'auteur souligne que certaines potentialités sont « immédiatement perçues car socio-culturellement construites et dépendantes des besoins du sujet », tandis que d'autres doivent être « ajustées selon ce que lui offre son environnement » (p. 21). Dans cette perspective la relation sujet-environnement doit être étudiée dans sa complexité et non pas de façon cloisonnée. La question de ce qui constitue « leurs relations et leurs influences réciproques en contexte réel » (p. 34) s'avère ainsi centrale. La mobilisation d'un cadre écologique et socioculturel permet donc de comprendre comment « l'humain se développe, se transforme et transforme son environnement » et permet d'« identifier les constituants le reliant au monde, y définissant en permanence sa place et le questionnant sur les raisons d'y être et d'y advenir » (p. 35). L'ouvrage de S. Simonian apporte à cet égard une vision approfondie et construite qui, jusque-là, était peut-être plus hétérogène.

Avec comme titre « De l'affordance à l'affordance socioculturelle », Le chapitre II montre comment une entité telle qu'une boîte aux lettres, par exemple, peut former « une unité insécable » (p. 47) avec le sujet parce qu'elle s'inscrit dans « un projet industriel et politique » (*ibid.*), celui du courrier postal. C'est cette construction sociohistorique qui permet ce que l'auteur appelle l'affordance socioculturelle des objets techniques. Dans cette perspective, ceux-ci sont considérés comme « agent[s] de liaison entre le sujet et l'environnement » (*ibid.*). L'auteur évoque ensuite le concept d'affordance, initialement proposé par James J. Gibson en vue d'étudier

« les caractéristiques d'un possible offert par un environnement, potentiellement perçu par un être vivant, qui s'actualise en possibilité lorsque la relation sujet-environnement se produit du point de vue sensorimoteur (perception visuelle, auditive, spatiale, etc.) » (p. 47-48). Tout en s'inscrivant dans la continuité de cette approche, l'auteur porte son intérêt sur « les conditions qui permettent ou non la mise en relation de certaines propriétés entre êtres vivants et environnement » (*ibid.*). La perspective cognitive de l'affordance permet de distinguer « sens produit par la perception des phénomènes et sens produit par la perception sémiotique » (p. 59) en articulant « interrelations propres au système écologique sujet-environnement et processus d'apprentissage » (*ibid.*). L'auteur présente ensuite cinq phases de l'affordance relative à la relation du sujet avec l'environnement : 1) la perception du possible ; 2) la perception de la possibilité en vue d'une action ; 3) la concrétisation de la possibilité dans la relation perception-action ; 4) la modification d'une propriété de l'environnement ; 5) le développement du sujet par l'offre de nouvelles possibilités (p. 61). Il souligne que, dans la démarche qui est la sienne, il ne s'agit pas tant d'étudier l'action elle-même, que les conditions dans lesquelles ces phases d'affordances se produisent : « Dans cette dynamique de recherche, le concept d'affordance rend compte, *in fine*, de l'actualisation (ou non) d'une possibilité issue de l'unité sujet-environnement par des jeux relationnels perception-action qui font émerger des propriétés d'ordre supérieur » (p. 61). On l'aura compris, les dimensions culturelle et sociale jouent, selon l'auteur, un rôle fondamental dans cette dynamique. L'affordance est ainsi socioculturelle en ce qu'elle reflète le rapport des groupes humains avec leur environnement sous l'angle de quatre potentialités : intrinsèques, extrinsèques, adaptatives et transformatives (p. 68-69). De la même manière, l'affordance socioculturelle des objets techniques comprend quatre dimensions : socio-historique, sociotechnique, culturelle, ergonomique. L'étude de cette dynamique spécifique demande de s'intéresser aux processus qui y sont associés : coordination, coopération, historico-culturel, historico-technique.

Intitulé « Méthode : à la recherche des variations d'invariants socioculturels de l'activité humaine », le chapitre III interroge la manière d'étudier l'affordance socioculturelle telle que développée dans les chapitres précédents. En effet, il s'agit, d'une part, d'appréhender la variabilité individuelle et, d'autre part, l'invariant socioculturel lié aux individus. Pour ce faire, une approche « holistique » de l'activité humaine est nécessaire. Divers auteurs sont évoqués à cet égard :

Lev Vygotsky, Yrjö Engeström, Edwin Hutchins, Yves Clot, etc. Le positionnement du chercheur est ensuite abordé, attirant l'attention du lecteur sur le fait que la présence du chercheur en tant qu'observateur est loin d'être neutre et « modifie la situation observée ». La démarche proposée consiste à « s'imprégner de l'environnement socioculturel en recueillant des données sur le prescrit, la culture, l'organisation du travail, les artefacts mis à disposition, la spécificité des opérateurs qui organisent la réalisation de l'activité » (p. 106). Pour être exploitable, la démarche devrait permettre l'identification « d'au moins un invariant socioculturel ». Il s'agit de « comprendre les conditions et les raisons pour lesquelles des affordances socioculturelles sont perçues (ou non), puis effectives (ou non) à partir d'un invariant issu de la relation sujet-environnement socioculturel, en les inscrivant dans une dynamique historique » (p. 107). Une démarche méthodologique détaillée est ensuite proposée (p. 111).

Enfin, le dernier chapitre, intitulé « Affordance socioculturelle des objets techniques pour l'apprentissage humain » s'intéresse aux environnements numériques d'apprentissage et à leurs spécificités : « Les méthodes d'apprentissage, les relations entre acteurs et la pertinence des objets techniques mobilisés » (p. 123). La même approche approfondie de l'environnement que celle présentée au chapitre III est nécessaire afin de comprendre « ce qui lie l'enseignant à son écosystème de travail, l'apprenant à son écosystème d'apprentissage et l'ensemble des acteurs entre eux » (p. 124) et à identifier les « invariants socioculturels perçus dans la relation sujet-objet-activité » (*ibid.*). Tout l'enjeu réside dans la compréhension de ces invariants qui, dans le cas d'un contexte de formation, touche aux « savoirs incorporés dans la relation sujet-objet-environnement » (p. 125). Selon l'auteur, cela suppose « l'identification d'un invariant socioculturel contenu dans ce qui relie le sujet à l'environnement [...]. Cet invariant est fondamental pour qu'un acteur (apprenant, enseignant) puisse percevoir ce que lui offre un environnement dans l'adéquation qu'il négocie entre intention et action » (p. 125). Ainsi, s'il est évident que les manuels scolaires incorporent des savoirs institués, il est moins courant d'envisager l'ensemble de l'environnement (aménagement spatial, objets matériels comme le tableau noir) comme étant porteur de savoirs socioculturellement construits. La singularité de la démarche de l'auteur réside dans le dépassement de ce qu'il appelle la « perspective écotecnocentrée » et dans l'adoption d'une « perspective écoanthropocentrée » (p. 126).

L'environnement numérique des acteurs est ainsi vu comme une partie de leur écosystème et non comme un écosystème aux frontières étroites.

Dans sa conclusion, l'auteur revient aux objets techniques et à leur inscription historique, politique, sociale et culturelle en soulignant la pertinence de leur étude pour comprendre « en quoi ils participent au développement humain et à la modification de propriétés comportementales, cognitives, sociales, culturelles, organisationnelles, productives » (p. 164). Tout à la fois philosophique, anthropologique et sociotechnique, la démarche de l'auteur se distingue par sa profondeur, sa richesse et sa singularité. La densité et la complexité du propos, déjà évoquées précédemment, ne devraient toutefois pas empêcher son ouvrage de s'inscrire comme une référence incontournable pour les nombreux chercheurs qui s'interrogent sur le rôle et les effets des technologies numériques dans diverses sphères de la vie sociale.

Claire Peltier

*Université Laval, Département d'études sur
l'enseignement et l'apprentissage,
QC-G1V 0A6 Laval, Canada
claire.peltier@fse.ulaval.ca*

Histoire, sociétés

William AUDUREAU, *Dans la tête des complotistes*

Paris, Allary, 2021, 317 pages

William Audureau n'est pas chercheur, mais journaliste. Dans la construction de ce livre, il a toutefois utilisé des méthodes types de son métier que ne renieraient pas certains chercheurs : des entretiens semi-directifs et non directifs et une observation des sujets sur la durée. C'est pourquoi le sous-titre de l'ouvrage « Comment réagir face au complotisme ? » n'en reflète pas le contenu, centré sur la déconstruction des mécanismes, des logiques de pensée et d'action des complotistes. C'est aussi une cartographie d'un complotisme aux multiples visages.

Pour comprendre le complotisme et les complotistes, la clé est de se projeter dans leur façon de penser, saisir que derrière les événements de l'histoire relatée dans les discours officiels, se joue un complot, une conspiration en vue d'asservir le peuple (p. 9). Aussi les complotistes, les conspirationnistes ne se définissent-ils pas comme tels, mais se reconnaissent comme des éveillés, des résistants, des soldats digitaux, des chercheurs de vérité, ou tout simplement des humains (p. 118). Ils se considèrent

comme une classe intermédiaire, mais supérieure, car éclairée, entre le peuple et les élites. Dans le camp d'en face, car il y a pour les complotistes toujours un camp à choisir, on trouve : les moutons, les dociles, les endormis. Unis par une même dérive vers un monde parallèle, les complotistes constituent toutefois une variété de communautés du soupçon aux différences fondamentales.

Les anxieux forment une sous-catégorie de cette typologie de complotistes. Nous ne sommes pas tous égaux face à l'incertitude. La peur du doute peut entraîner un irrépressible besoin de s'accrocher à des certitudes, aussi erronées soient-elles. Le réconfort d'une pensée magique (p. 27) est à l'œuvre. Il donne l'illusion de rendre saisissable le chaos, que la fatalité et le non-sens n'ont pas le dernier mot. Les idéalistes désenchantés, pour leur part, en lutte contre les inégalités, entrent en complotisme parce que seule une machination peut expliquer à leurs yeux l'intolérable réalité sociale. Et c'est toujours l'esprit critique qui dépose les armes (p. 44) chez chacun d'entre eux. Les complotistes « explorateurs » forment une autre catégorie. Ils veulent explorer ce qu'ils estiment être un fonctionnement occulte du monde, cultiver une érudition des versions alternatives des événements qui s'y produisent. Ils réfutent toute appartenance à l'univers du complotisme, mais revendiquent l'existence de complots. Ils sont séduits par des contenus qui obéissent à une recette immuable : un documentaire (média roi du complotisme), un mille-feuille de pseudo-preuves avec une référence d'autorité (la caution d'un expert, déchu, mais le public ne le sait pas), une réalisation technique très professionnelle, un rythme rapide, une atmosphère pleine de mystère. Il n'y a rien d'hypnotique dans ces contenus, mais une interrogation qui amène à aller plus loin dans l'exploration de contenus complotistes. La chute viendra plus tard.

Les « contrariens » ne doivent pas être oubliés. Contredire, troller est leur credo en plus d'un amusement. Ce n'est pas par pure malveillance : ce sont des frondeurs, déclinant toute légitimité à l'autorité. Ce sont des artistes du contre-pied au service d'une vérité dont la recherche ne peut se faire, selon eux, que dans la méfiance et l'opposition. On peut les considérer comme des figures d'un idéalisme noir (p. 71) dont le complotisme est le socle d'une construction de soi narcissique (p. 74). Les « croyants », pour leur part, se placent entre le mysticisme et la religion. Ils considèrent leur action comme un combat contre le Mal, l'Antéchrist : une gouvernance satanique cachée du monde. L'absence